

Les Glorieuses

Les Bâtisseuses, l'horizon et Eva Nielsen – Rencontre

Elle est une digne héritière de la peintre Geneviève Asse. Non pas parce que leurs peintures se ressemblent, elles ne se ressemblent pas. Même si la thématique de l'horizon est présente chez les deux, les deux femmes ont eu l'audace de s'attaquer à un sujet a priori interdit aux femmes artistes : l'extérieur, l'espace public, le paysage. L'horizon a cette faculté de nous rappeler le moment de tous les possibles. Je parlais avec Eva Nielsen de ce sentiment de fierté d'être une femme, sentiment irradiant lorsqu'on est une fille qui disparaît quand on grandit, souvent : c'est ce qui m'attire dans l'horizon, ces possibles.

Eva Nielsen est née en 1983, elle a étudié aux Beaux-Arts de Paris et à Central Saint Martins. Son travail a été exposé dans nombre d'institutions comme le Mac/Val, France et de galeries comme Dominique Fiat, Paris ; The Pill, Istanbul. En 2023, elle est lauréate avec la commissaire d'exposition Marianne Derrien du prix BMW Art Makers. Dans ce cadre, elles exposent aux Rencontres d'Arles Insolare.

// **Concours** // Cette rencontre a été réalisée dans le cadre du festival de photo **Les Rencontres d'Arles**. À cette occasion, nous faisons gagner 5 forfaits toutes expositions dans la newsletter et 5 sur nos réseaux sociaux. Pour participer, il suffit de répondre à cette newsletter.



Rebecca Amsellem – De quelle manière votre rapport à la création s'est-il construit ? Est-ce un rapport apaisé aujourd'hui ?

Eva Nielsen – Je me rappelle qu'enfant, je me disais que j'étais ravie d'être une femme, d'être une fille. Je le prenais comme une force secrète. Je suis assez émue parce que ma fille, qui a 7 ans, m'a dit l'autre jour « Je suis tellement contente d'être une fille », je me suis dit « Elle a le petit moteur aussi ». Le fait que les femmes aient des corps empêchés m'énerve, me contrarie. Et en même temps, il y a cette joie secrète, profonde. C'est cette joie qui nous permet de faire face à toutes ces adversités. Une de mes amies libanaises me disait : « Quand on est libanaise, on nous dit souvent qu'on est courageux, mais on est courageux parce qu'on n'a pas le choix. » Je ressens la même chose par rapport au fait d'être une femme. On est courageuse parce qu'on n'a pas le choix.

La notion de corps empêché affecte mon travail. Celui-ci implique beaucoup de terrain, de road trip, de déambulation pour réaliser des ponctions photographiques de choses, de fragments. Or, cette réalité du corps de la femme dans le paysage n'est pas simple. Parce qu'être une femme seule dans un paysage quel qu'il soit, un paysage immédiat, la périphérie de son lieu d'habitation, très loin de chez soi, implique de se poser la question de la sécurité de son corps. Et il y a une forme d'urgence qui se dégage de ça, la prise de vue va forcément être teintée de ces questionnements. La position de son corps, comment va réagir, la furtivité qu'on va avoir. Par exemple, pour le travail présenté aux Rencontres d'Arles, j'ai réalisé un road trip en Camargue, en janvier, février, on ne croissait à peu près personne. Ce sont des questions qu'on se pose en tant que femme quand on arrête sa voiture sur le bas-côté et qu'on prend son appareil photo et qu'on avance dans la lande ou dans le marais. Je suis sûre à 100 % qu'un homme ne va pas se poser ces questions. Nous, on craint la mauvaise rencontre. Et c'est peut-être la raison pour laquelle il y a si peu de femmes artistes qui s'intéressent à la question du paysage. J'ai passé une soirée avec des femmes artistes à chercher des femmes qui se sont emparées du paysage et de l'espace, des photographes ou des peintres, et force est de constater qu'il y en a très peu. On a pensé à Rosa Bonheur, à Georgia O'Keeffe, à Emilie Carr.

Cette question des corps empêchés est néanmoins contrebalancée par cette force secrète que j'évoquais plus tôt. Une femme, c'est cool quand même. Est-ce une forme de résilience ou est-ce une vraie joie créatrice ? Je ne sais pas. Dans tous les cas, il s'agit d'un sentiment très fort auquel il faut s'accrocher car il est générateur de beaucoup de choses.

Rebecca Amsellem – Y a-t-il un moment dans votre vie où vous n'avez pas pu créer ?

Eva Nielsen – J'ai eu très peur pendant ma première grossesse, je me suis dit « Je vais être empêchée ». J'ai passé mon temps à lire des biographies de femmes artistes pour savoir si elles avaient eu des enfants, comment elles avaient géré. Puis j'ai découvert que Barbara Hepworth avait eu des triplés. Ça m'a donné beaucoup de courage : je me suis dit alors que tout était possible.

Press Review

Les Glorieuses, Rebecca Amsellem, July 2023

Aujourd'hui, lorsque je pense à la maternité je me demande si mes réflexions n'étaient pas plutôt liées au poids qu'on fait peser aux femmes, à l'engagement de la mère envers son enfant. Ma crainte était que mon esprit, ma force, mon élan, mon mojo soient impactés.

Lorsque j'ai accouché, ma mère m'a dit « Le bébé est sorti, mais le cerveau est resté en place. » Et on a rigolé et je lui ai dit : « Merci maman. » C'était exactement ce que j'avais envie d'entendre.



Eva Nielsen. *Insolare I*, acrylique sur papier et photographie numérique sur calque, 2023. Avec l'aimable autorisation de l'artiste / BMW ART MAKERS pour Les Rencontres d'Arles

Rebecca Amsellem – À propos de l'artiste Anna-Eva Bergman, vous avez dit dans *Le Quotidien de l'art* : « Encore aujourd'hui, une femme est cantonnée aux sujets un peu intimistes. Anna-Eva Bergman s'est emparée de sujets traditionnellement pas du tout féminins comme le paysage, l'horizon. Les femmes en étaient exclues. Pour les saisir il fallait déjà un certain courage. Aller dans le paysage n'est pas une évidence. Et ça n'est pas anodin quand on est une femme. » Est-ce pour cela que vous avez choisi le thème du paysage ?

Eva Nielsen – J'avais envie que mon acte de peindre soit lié à la déambulation du corps. Ce qui m'intéresse, c'est comment, en tant que femme, en tant qu'artiste, je vais pouvoir transférer ma vision dans mes peintures. J'ai commencé par m'intéresser au rapport au plein, au vide, aux contre-formes, à ce qui se passe dans le regard et plus précisément à ce qui se passe dans le regard quand on déambule, quand on va voir une percée, quand on va voir... Les petites percées sont d'ailleurs des formes que je trouve très liées au fait d'être femme. Par exemple, j'ai appris que certaines œuvres de Georgia O'Keeffe que je pensais être des paysages, des vignes étaient en fait des bassins, des pelvis. Elle le choisit très consciemment. Georgia O'Keeffe, comme Anna-Eva Bergman, fait partie de mes figures tutélaires. Elles font partie de ces femmes, quand j'ai des doutes et quand je ne sais plus, je regarde une de leurs œuvres et je sais.

Rebecca Amsellem – C'était quand la dernière fois ?

Eva Nielsen – Il y a trois jours. C'est toutes les semaines, c'est tout le temps. Le doute est omniprésent dans le parcours d'une femme artiste. Je regarde leurs œuvres et il n'y a plus de doute. C'est une évidence. Il faut que les peintures soient dans le monde. Ces femmes, je les appelle les Bâtisseuses. Elles font émerger des choses dans la réalité sensible du monde. C'est Georgia O'Keeffe, c'est Anna-Eva Bergman, c'est Emilie Clark, c'est Lee Miller. Elles sont vraiment dans un mystique concret que je trouve extrêmement riche, polysémique et ouvert. Ce sont des femmes qui ont des destinées, des chemins différents, mais elles ont toutes cette force, cette présence indiscutable que je trouve très forte et très rassurante. J'aime cette forme de force innée qu'elles insufflent dans leurs travaux, dans leurs peintures, dans leur présence au monde.

Rebecca Amsellem – Vos bâtisseuses sont mes Glorieuses.

Eva Nielsen – J'adore.

Rebecca Amsellem – Votre peinture porte beaucoup sur l'horizon, l'absence d'horizon, les repères et l'absence de repères – pourquoi est-ce un thème important pour vous ?

Eva Nielsen – Complètement. Je suis partie d'un constat visuel venu de discussions avec des femmes artistes et critiques : la perception des espaces passe par notre corps, par nos yeux. Ça a commencé dans le RER que je prends quotidiennement : je me suis intéressée à tout ce qui se dresse entre ma perception et l'horizon. C'étaient des jeux d'enfants, puis des strates, des filtres. C'est ainsi que j'ai construit la réflexion autour du paysage empêché, cet horizon inatteignable. Je perçois ce thème chez Anna-Eva Bergman aussi. C'est saisissant. Le paysage questionne car il est historiquement très masculin : la topographie, la cartographie...

C'est une photo qui a été fondatrice de mon travail, Portrait of Space de Lee Miller. Elle prend la photo de sa position de femme, sous cette moustiquaire, sous ce filtre, sous ce cadre, mais il y a l'horizon et la percée. Lorsque j'ai vu pour la première fois cette photo, j'étais en première année aux Beaux-Arts. Ça a été un choc total, ça m'a retourné le cerveau. Je me suis dit à l'époque que cette photo était très belle car elle disait beaucoup sur le corps féminin, sur la perception des femmes sans jamais représenter le corps féminin.

Je suis devenue complètement passionnée par Lee Miller. Cette photographe de guerre a pris des photos des camps de concentration, elle a ce geste fou de se faire prendre en photo dans la salle de bains d'Hitler, qui a beaucoup interrogé et qui interroge encore. Et elle est ensuite partie vivre dans une baraque au fond de la campagne anglaise pour ne jamais en sortir. Elle est devenue mère, mais elle est incapable d'être mère. Elle est d'une beauté inouïe, une force incroyable, elle est une photographe hors pair. Elle est passée par toutes ces phases de création, de corps empêchés, de corps abîmés (elle a été agressée sexuellement), et en même temps, qui nous fait cette photographie qui est constitutive pour plein de femmes.

Rebecca Amsellem – J'ai peur un jour de ne plus pouvoir créer, de n'avoir plus aucune idée.

Eva Nielsen – Je pense que toutes les femmes ont cette peur, de la même manière qu'on a nos petits moteurs, d'où la phrase très pragmatique de ma mère. Je suis vraiment reconnaissante qu'elle m'ait dit ça, ça m'a beaucoup rassurée.

Rebecca Amsellem – Vous êtes danoise, je ne peux pas m'empêcher de parler Karen Blixen que j'adore. Elle a écrit par exemple cette phrase sublime, « Tous les chagrins sont supportables si on en fait une histoire ». Est-ce que tous les chagrins sont supportables si on en fait une œuvre ?

Eva Nielsen – J'adore Karen Blixen. La peinture est-elle une consolation ? Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il y a dans tous les cas un élan vital dans le fait de la faire.

Rebecca Amsellem – Pour continuer sur Bergman, elle a dit, « Je peins ma conception du monde. J'ai la curieuse impression que lorsque j'écris quelque chose, c'est en quelque sorte sous la dictée, ce qui fait que j'écris souvent des choses que je ne comprends pas, souvent avant longtemps, des mois, des années. Les phrases toutes faites me viennent ainsi et ne me lâchent pas avant d'avoir été écrites – et déchiffrées. Il en est de même, à un plus haut degré, en peinture. Ce que je peins actuellement dépasse de loin mon entendement. C'est comme si ce n'était pas moi qui peignais, je n'ai qu'à obéir. C'est difficile à définir » (Anna-Eva Bergman, Pistes / Stier, 22 septembre 1949). Est-ce ainsi que vous pourriez décrire votre rapport à la peinture ?

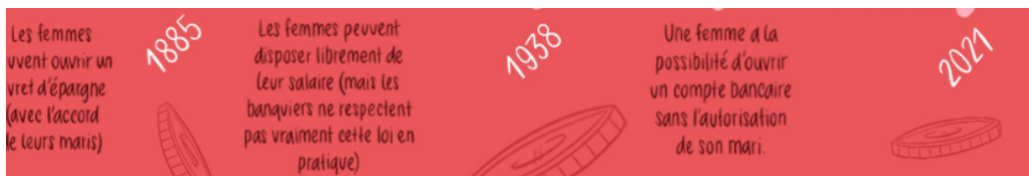
Eva Nielsen – Complètement. C'est drôle, j'ai récemment dit à une amie qu'il existe des moments où je regarde mes peintures et je ne sais pas comment j'ai fait pour les faire. Ce n'est pas du tout prétentieux en mode « Comment j'ai fait cette peinture ? » C'est vraiment un détachement du corps qui fait qu'il y a eu la nécessité de les faire émerger. J'ai un côté très pragmatique, prosaïque, mais j'adore le côté mystique. Les Scandinaves ont des rapports sur les destinées, les élans vitaux, les énergies que je trouve intéressantes parce qu'on n'est que des fluides, au final.

Ilma Klimt disait qu'elle avait l'impression de peindre des choses qu'il fallait qu'elle peigne et, avant de décéder, elle a dit à son neveu « "Roule les toiles et tu les montreras dans vingt ans" parce que le monde n'est pas prêt à voir ce que j'ai peint. » Elle éprouvait une nécessité de les faire mais pas de les montrer. Car elle savait qu'elle était en avance sur son temps.

Rebecca Amsellem – Ma dernière question, je la pose à tout le monde : à quoi ressemblerait une utopie féministe ? Je demande aux personnes que j'interviewe soit un détail, soit un élément qui permettrait de comprendre qu'on vit dans cette société. À quoi ressemblerait la beauté dans une société féministe ? qui a une vision très masculine, très occidentale, très blanche de ce qui est considéré comme beau. Je pense que demain, ce sera complètement différent.

Eva Nielsen – Il faudrait que ce soit différent, c'est une nécessité absolue. Cela pourrait être un chamboulement de la perception. J'ai cette image de carnaval quand on change les rôles : il faudrait que le monde change de point de vue. Est-ce que ce sont nos corps de femmes qui vont pouvoir imposer ce changement de perception ? Pour moi, il va naître comme ça ce changement. Je pense évidemment aux œuvres d'Anna-Eva Bergman ou Georgia O'Keeffe, elles permettent un déploiement permanent des possibles.

« N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question » Simone de Beauvoir



Le 13 juillet 1965, une loi a permis aux femmes d'ouvrir un compte bancaire toute seule, sans l'autorisation de leur mari. Et ce n'est que depuis la loi Rixain du 24 décembre 2021 qui vise à lutter contre les violences économiques que les salaires et prestations sociales doivent être virés sur un compte bancaire dont la femme est titulaire ou co-titulaire.

L'histoire de l'émancipation financière des femmes en France n'est pas vieille. En 1804, les femmes sont considérées comme « incapables majeures » par le code napoléonien – « le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ». Depuis, la lutte pour l'émancipation financière est une lutte sans relâche. Rappelons-nous les mots de Simone de Beauvoir, « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question ».

1881 La loi autorise les femmes à ouvrir un livret d'épargne avec l'accord de leurs maris (faut pas déconner).

1885 Banco, il est désormais possible d'y effectuer des versements et retraits sans l'aval de leur mari. Elles peuvent aussi s'affilier à une caisse de retraite.

1895 Elles peuvent désormais disposer de l'argent qu'elles ont sur le livret d'épargne comme elles l'entendent.

1907 Les femmes peuvent disposer librement de leur salaire (mais est en réalité assez peu appliqué car les banquiers ne veulent pas se mettre les maris à dos).

1938 Youhou les femmes mariées sont désormais considérées comme « majeure »

1965 Une femme a la possibilité d'ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de son mari. Elle peut également gérer ses biens personnels, signer un chèque et travailler sans l'autorisation de son mari. Deux ans plus tard, les femmes pourront entrer à la Bourse de Paris.

Etre indépendante financièrement, c'est préserver sa liberté et son autonomie.

Notre partenaire Nickel propose un compte courant ouvert à toutes et à tous, sans condition de revenus ou de patrimoine, et sans possibilité de découvert. Le compte s'ouvre en 5 minutes chez un de leurs 7 200 buralistes partenaires, sans besoin d'un justificatif de domicile. 96% des clientes Nickel ont le sentiment d'avoir retrouvé une certaine liberté et autonomie grâce à Nickel et 94% déclarent ressentir moins de stress quant à leur situation financière depuis qu'elles ont un compte Nickel.

Sources pour réaliser ce texte : The Ladies Bank et Les Echos.

Illustration : Lucy Macaroni